

Jidai geki & chanbara, les films de sabre japonais

Par G.N.C.D. JJR 65



Non, n'imaginons pas que tout film japonais en costume d'époque est un film de sabre. Un film comme *Kagemusha*, de Kurosawa, est une épopée, un pur *jidai geki* (film historique), malgré de nombreux combats de masse. En revanche, il est évident que tout film de sabre, souvent appelé « film de samourais » en Occident, est un film en costume d'époque. Pour une raison simple : les samourais avec leur sabres ont disparu de la scène sociale nipponne quelques années après que l'empereur Meiji eût retrouvé la plénitude de ses pouvoirs en 1868.



Le choc visuel initial fut immense quand fut projeté en Europe le film « Les 7 samourais », d'Akira Kurosawa, en 1954, réalisé dans les studios de la Toho. Applaudi partout, nommé aux Oscars, primé (Lion d'Or à Venise), ce film imposa instantanément les films de sabre japonais sur les écrans internationaux. Il sera à l'origine de nombreuses copies ou de *remakes*, dont les « Sept Mercenaires » réalisé quelques années plus tard par John Sturges. « Les 7 samourais » fut classé dans les 100 meilleurs films de tous les temps, en 2010. Il n'était pourtant pas le premier film de sabre .

← *Toshiro Mifune*

En effet, et comme dans tous les pays disposant d'une industrie cinématographique, le Japon a commencé à lancer des films en costume d'époque, dès les années 1930 pour ce pays. Ce fut en 1941 que fut réalisé « Les 47 ronins » de l'illustre Mizoguchi. Ce fut en 1941 également, et seulement quelques jours avant Pearl Harbour, que fut lancé un *jidai geki* très orienté militantisme guerrier : « Les derniers jours d'Edo » (Edo Saigo No Hi), réalisé par Hiroshi Inagaki. Dès la fin de la guerre, ce type de film fut interdit par les autorités américaines d'occupation du Japon : il fallait, selon les occupants, extirper tout sentiment militariste japonais, et les samourais représentaient la quintessence de l'esprit guerrier nippon, ce qui n'était pas faux.

Cependant, dès le traité de paix signé en 1951 entre les Alliés et le Japon, ce dernier leva l'interdit. Les industries cinématographiques nipponnes sautèrent immédiatement sur l'occasion : les Japonais étaient encore très pauvres, souffraient encore des conséquences de l'après-guerre, et réclamaient des distractions pas chères. Rien de mieux pour

les studios japonais, et instantanément, deux sociétés cinématographiques nipponnes se détachèrent pour le tournage des films de sabre, les *chanbara* : la DAIEI, et la TOHO. Le troisième n'apparut qu'un peu plus tard dans ce type de film : la SOCHIKU. Un quatrième larron, la TOEI entra également dans la danse, sans trop de succès.

Scène du combat final de « Rebellion »

Bien que la société Toho fût initialement orientée « comédies d'employé de bureau », ce fut elle qui imposa rapidement la silhouette - déjà célèbre à l'époque - de Toshiro Mifune, dans une série de rôles souvent profonds et complexes et dans lesquels le talent de l'acteur put pleinement se dévoiler, des « Sept samourais » jusque dans les dernières années de la vague des films de sabre, soit jusqu'en 1974-76. La puissance commerciale de la Toho (elle avait son propre réseau de salles de cinéma au Japon et en Asie du Sud Est) et ses gros budgets lui permit d'utiliser des réalisateurs de talent international, dont Kurosawa. A l'inverse, ce fut la Daiei, qui put sortir littéralement à la chaîne des films de sabre (des dizaines par an), dont le budget moyen mais bien calibré et les scénarios



assez immuables mais bien écrits, avec souvent les mêmes acteurs, fidélisèrent une grosse clientèle pendant 20 ans. Pour sa part, la Shochiku se cantonna plutôt dans les « séries B » du film de sabre, non sans succès. La Toei fut irrégulière dans ce domaine

L'évolution des films de sabre a été rapide, avec un sommet à la fin des années 60, une raréfaction durant les années 1970-1990, avec une renaissance dès le début des années 2000.

Le samouraï que j'aimais

Le feu d'artifice initié par *Les 7 Samouraïs* continua durant toutes les années 1950. *Le héros sacrilège* en 1955 (réalisé par le grand Mizoguchi), *Le bretteur solitaire* en 1956 (studios de la Toho) en constituent les deux extrêmes de la palette de qualité, sans parler d'une oeuvre de toute beauté, « La forteresse cachée - *Kakushi toride no san kakunin* » de Kurosawa en 1958, qui sera refaite sous le même nom et séparément un demi-siècle plus tard par deux réalisateurs sans grand talent.

Durant cette période, Toshiro Mifune, dont la carrière avait vraiment démarré avec le grand Kurosawa à la fin des années 40, se tailla un succès mérité. Son expression bourrue, son jeu sobre malgré un ego non négligeable qui transparaît de temps à autre, le propulsèrent au sommet pour 3 décennies. Notons la série des *Musashi Miyamoto* (« Musashi » 1 à 5, de 1954 à 1958), de Tomu USHIDA, joué par Kinnosuke NAKAMURA; l'histoire de ce samouraï authentique du 15^e siècle - un voyou initialement - qui tua en duel plus de 60 adversaires et finira sa vie dans la sagesse et par l'écriture d'un manuel de maniement du sabre était belle. Tellement belle en vérité, qu'une trilogie concurrente fut tournée plus tard (premier volet en 1961) avec Toshiro Mifune et connut un grand succès en Occident également, bien que la version d'Ushida soit celle préférée des Japonais car plus profonde et moins épique.



Le samouraï du crépuscule

Cependant, ce fut le début des années 1960 qui donna une véritable explosion des films de sabre sur les écrans, avec 2 acteurs unanimement adulés : Mifune naturellement, mais également Shintaro KATSU. Cette période est richissime, et la liste des réussites est longue, incluant entre autres films magnifiques :

- *Sanjuro* (1962), *Yojimbo* (1961), d'Akira KUROSAWA avec son acteur-fétiche Toshiro Mifune ; ces deux films, avec leurs rebondissements de scénario et le cynisme des personnages, seront étudiés peu d'années après par Sergio Leone

en Italie, qui en tirera - transposé dans le monde du western - *Pour une poignée de dollars* et sa suite, donnant eux-mêmes naissance au western spaghetti. Ces deux films, grâce à leur succès immense, permirent à Kurosawa de travailler au sein de la Toho en quasi-indépendance et presque sans contrôle financier, en dépit du coût de plus en plus élevé de ses œuvres.

← *Les 7 samouraïs*

- *Hara kiri* (1962)-titre japonais *Seppuku* - du réalisateur Mazaki KOBAYASHI, basé sur l'idée de révolte - malheureuse - contre un code social trop figé

- *Rebellion* (1967) : ce très beau film traita comme *Hara Kiri* ci-dessus de la révolte contre l'ordre social immuable dans lequel vivaient les anciens samouraïs : Toshiro Mifune y joua le rôle d'un père se révoltant (jusqu'à en mourir) contre l'obligation de « transférer » sa belle-fille, qu'il aimait paternellement, au sein du château du gouvernant local

- la très longue série de 26 films (au total) des « Zatoïchi », série se terminant des années après, et illustrant l'errance d'un masseur aveugle dont la cécité a décuplé les autres sens ainsi que le talent de sabreur, ce qui lui permet de protéger les faibles et de tuer les méchants. La série fit la fortune au sens propre comme au figuré de Shintaro Katsu, tellement qu'il en devint son propre producteur en 1967, faisant travailler les meilleurs scénaristes pour de multiples variations d'un scénario assez immuable tout en assurant le rôle principal : Zatoïchi arrive dans une localité, en découvre les souffrances de la population, et sévit contre les vilains du lieu. Une sorte de Zorro nippon aveugle avec un sabre au lieu d'une épée. Les nombreux « Zatoïchi » permit à la Daei de durer encore quelques années malgré les difficultés croissantes des studios cinématographiques

face à la montée de la télévision, à partir de la fin des années 1960. Quand la Daei fit faillite en 1970, Katsu transféra sa maison de production sous les ailes de la Toho, plus solide car possédant ses propres salles de cinéma. La série connut sa fin après une longue succession de téléfilms. Ce succès fut exploité commercialement par la Shochiku, concurrent de la Daei, avec un Zatoïchi féminin, l'actrice Yoko MATSUYAMA, dans *La chauve-souris pourpre* - *Mékura No Oïchi* - *The crimson bat* (1969), série se terminant au bout du 4^e opus car sans grand intérêt

- *Le sabre de la bête* (1965) - *Sword of the beast*, *Kedamono no ken*, ainsi que *Goyokin, l'or du Shôgun* (1969), réalisés par Hideo GOSHA, peu connu en Europe ; Gosha provenait paradoxalement de la télévision, où il était responsable des programmes de Fuji TV. Il préféra finalement passer au cinéma où il fut un réalisateur extrêmement doué sur deux douzaines de films, tous filmés d'une manière virtuose, et basés sur le caractère très fouillé des personnages et sur un scénario violent et rythmé. *Goyokin, l'or du Shôgun*, par exemple, relate l'histoire d'un samouraï très honnête se révoltant contre l'autorité malfaisante de son propre clan : il renie d'abord son clan, pour finalement l'affronter

Zatoïchi le masseur aveugle →

Comme pour toute vague, celle des films de sabre commença à lasser les spectateurs, à partir des années 70, qui coïncidait d'ailleurs avec la désaffection croissante du public pour le cinéma : dès le début des années 1970, la télévision avait déjà saturé l'archipel nippon, avec plus de 90% de foyers équipés. Se débattant comme ils pouvaient, les studios décidèrent alors de baisser les coûts - donc la qualité - des films de samouraïs. Le début des années 70 vit une floraison de films de série B, parmi lesquels surnagent tant bien que mal quelques réalisations telles « *La joueuse de l'ère Showa* »(1972)



Néanmoins cette période vit l'apparition en 1972 d'une véritable série-culte cinématographique : celle de *Kozure Okami - Baby cart (1)*, en 6 volets. Joué par l'acteur Tomisaburo WAKAYAMA, le personnage est un ancien bourreau du Shôgun, Ogami ITTO, accusé de trahison après avoir constaté l'assassinat de sa femme. S'étant enfui et errant alors le long des routes avec son petit enfant dans une sorte de poussette en bois où est dissimulée une multitude de pistolets pointés vers l'avant, il sera en quête perpétuelle d'une vengeance. Pour les amateurs, les scènes de combat au sabre y sont nombreuses, très bien mises en scène, et la scène finale met systématiquement en présence des dizaines de combattants, tous tués naturellement par le héros de la série. Chose à noter, *Baby Cart* fut dérivé d'un manga.

Dès le milieu des années 1970, il n'y eut plus de *chanbara* digne de ce nom, même pas en série B. Apparurent durant plus d'une décennie des faux *chanbara* version érotique, dont la nullité vertigineuse les fit précipiter de plus en plus vers des versions quasiment *hardcore* interdites aux mineurs.

La Chauve-Souris Pourpre →

Arriva le troisième millénaire. Après des décennies de personnages souvent stéréotypés mais non sans profondeur, le public japonais et international allait découvrir des films de sabre dans lequel les scènes de combat (ou plutôt *une scène principale* de combat au sabre) ne servent désormais qu'à illustrer la profondeur des personnages. Apparut ainsi le samouraï vivant une vie normale, presque bucolique, en famille souvent, perturbée brusquement par un évènement bouculant sa vie. Ce fut entre autres le cas :

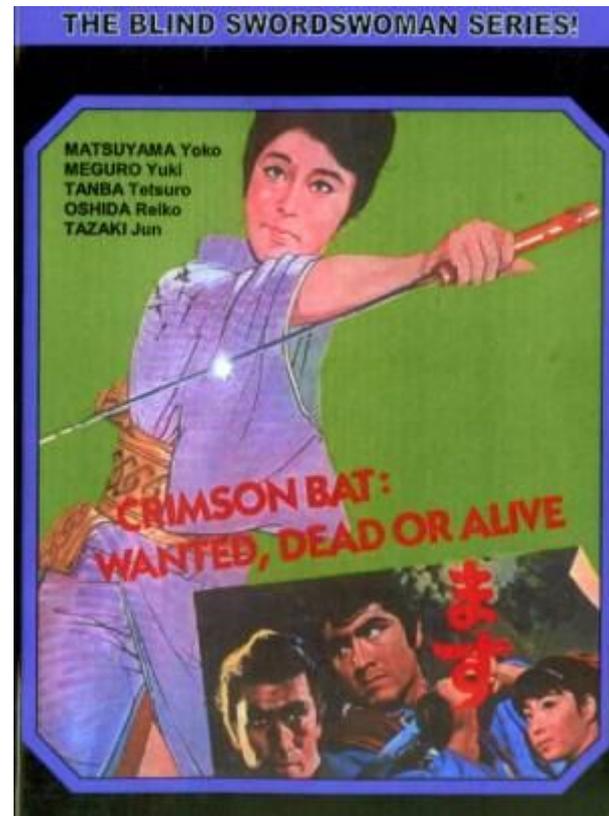
- en 2002 du *Samouraï du crépuscule - Tasogare Seibei*, réalisé par Yogi YAMADA (1) et montrant un samouraï ne faisant simplement que son devoir dans une circonstance exceptionnelle lui permettant enfin de déclarer son amour à sa belle à la fin du film, qui baigne dans un beau décor intimiste

- en 2004 de *La servante et le Samurai - Kakushi Ken, Oni no Sume*, du même réalisateur, où l'on voit un samouraï faisant son devoir en tuant, puis dégoûté par son acte et horreur sociale suprême, renoncer à son statut de samouraï pour pouvoir enfin épouser sa servante, qu'il avait toujours aimée depuis sa jeunesse

- en 2005 du film *Le samouraï que j'aimais - Semishigure*, mis en scène par Mitsuo KUROTSUSHI (1), dans lequel un samouraï, à cause d'une injustice contre son père, a vécu une petite vie pour, une fois l'honneur revenu, constater que son amie d'enfance devenue concubine du seigneur local va entrer dans les ordres, bien que tous deux se soient aimés auparavant ; ce film (bien que montrant certaines scènes trop longues) est une jolie évocation de la vie qui passe avec ses drames.

En ce qui concerne le « Zatoïchi » étonnant de 2003 réalisé et joué par Takeshi KITANO, nul ne pourra honnêtement le mettre dans la lignée des véritables *chanbara*. Dommage pour le public, même si le film fut un petit régal visuel.

Quant à l'amateur de films de sabre que je suis, il ne peut plus disposer que du plaisir de revisionner ses « vrais » films de sabre d'antan, récupérés tant bien que mal tant chez les soldeurs que par correspondance. Mais où sont-ils, les films de samouraïs d'antan ?



G.N.C.D. JJR 65

Renvoi :

(1) a fait l'objet d'une diffusion pendant 3 semaines sur la chaîne Arte fin 2009, en Europe

Site internet :

www.ryuganji.net

Bibliographie très succincte :

- *Le cinéma japonais - Stuart Galbraith et Paul Duncan*, 2010 - Editions Taschen

- *Le cinéma japonais - Donald Ritchie* - Editions du Rocher - 2005

- *Le cinéma japonais - Tadao Sato* - Editions du Centre Pompidou - 1998

- *Le cinéma japonais - Max Teissier et Francis Vanoye* - Editions Armand Colin - 2008